

Auto biographie rédigée par Jean MERCADIER

Je suis né en 1924 dans une famille d'agriculteurs modeste. J'ai une sœur un peu plus jeune, restée, elle aussi, à la maison paternelle et participant largement et généreusement aux travaux des champs, aux soins et à la garde d'un petit troupeau de brebis.

Je n'ai fait que des études primaires légèrement complétées par un enseignement agricole et des notions générales de Français et d'Orthographe en particulier dispensés par l'Ecole Primaire. J'avais, me semble-t-il, des dispositions marquées pour l'Orthographe et le Français. Je me suis aussi épris de poésie, et j'aimais dans mon enfance, vers 12 ou 13 ans, composer quelques vers maladroits.

Durant mon adolescence, orienté vers ma vie professionnelle, j'ai très peu composé même pas du tout.

A 17 ans et demi, je perdus brusquement mes facultés et fut long à me rétablir. Revenu dans ma famille à 19 ans, je retrouvais nos champs et ma Muse et je me remis à composer, très maladroitement au début ; mais avec beaucoup d'amour. Consultant un vieux livre de Grammaire et de Français, je me familiarisais un peu plus avec les règles de la versification, règles que j'ai parfois transgressées dans le feu de la composition.

Ma fidélité à la Muse n'a pas été constante. Des périodes relativement fécondes avec des périodes stériles. Les périodes les plus heureuses vont en gros de 1944 à 1949 ; malgré la mort de mon père en 1947. De 1957 à 1961 ; de 1965 à 1969 pour les vers et surtout la prose.

Il est vrai, qu'entre ces périodes, j'étais parfois inspiré et qu'ordinairement à la fin de chaque année j'adressais un poème plus ou moins long à Madame Claire-Charles GENIAUX qui m'encourageait à persévérer. D'autres aimables et admirables personnes m'ont apporté et m'apportent encore leurs encouragements.

Germaine, Ernestine et Jean MERCADIER



Originaire de Caudesaygues, commune de Caylus, Jean-Baptiste MERCADIER, notre arrière- grand-père commun avec Robert MERCADIER, épousa en première noce, Melle Mercier, et vint gendre au lieu-dit « Casarels », commune de Verfeil sur Seye.

De cette union, il y eut un garçon, Jean Pierre. Mais hélas la mère mourut de couche et ce Jean Pierre mourut bientôt après... Puis au bout d'un certain temps de veuvage, il épousa en deuxième noce Julie Pratbernon (dite Juliette) née à Caudesaygues ou Varen.

De cette union naquirent 9 enfants dont 7 garçons vivants.

Ferdinand qui devint employé des indirects et épousa Melle Tranier

Alexandre : Frère des Ecoles Chrétiennes : En Religion, Frère Illide-Laurent et qui alla d'abord à Alexandrie, puis en Tunisie, ensuite aux Iles Canaries et Las Palmas et enfin à El Biar près d'Alger où il mourut en 1928.

Jean-Marie (Né le 26 Mai 1855 à Verfeil), notre grand père qui avait épousé Marie Gayral à Milhars et ils eurent 2 fils, Ernest, notre père, et Victorin (Né en 1896) qui fut tué en 1918 en Belgique.

Ernest eut une activité saisonnière de distillation dans sa grange. Il se maria avec Ernestine Marty (née le 4 mai 1895 à St Martin Laguépie) et eurent 2 enfants : Jean et Germaine.

Puis Henri qui se maria à Sommard, commune de Saint Martin Laguépie.

Puis un autre qui mourut à l'âge de 11 ans parce que paraît-il, il allait trop souvent dans les eaux froides de la Seye.

Nous ne savons pas beaucoup de choses de Caudesaygues... Combien de génération il y eut avant notre arrière-grand-père ? Nous savons qu'il était issu d'une famille nombreuse et qu'il avait 2 sœurs religieuses d'un ordre d'Agen...

Nous avons appris qu'il y a des descendants à Caudesaygues, mais nous ne les connaissons pas...

Il y a beaucoup de descendants dans la région mais nous ne connaissons pas les jeunes...

D'après les recherches de l'oncle Ferdinand, la souche serait au lieu-dit « Janoye » Commune de Penne. Nous savons aussi que Ferdinand s'était marié avec Melle Tranier et eurent une fille qui se maria avec Monsieur de Berger mais qui mourut encore jeune du tétanos. Ferdinand serait mort à Luchon et sa veuve se retira à Montauban...

Juliette, l'arrière-grand-mère, vint, après son veuvage se retirer ici à Milhars chez nos grands-parents, Jean-Marie et Marie où elle mourut en Janvier 1911.



Maison MERCADIER au pied du château

Jean-Marie MERCADIER : Sonneur de cloches, paysan et poète Né le 1er mai 1924 et décédé le 31 août 2013 ; il est inhumé dans le caveau familial du cimetière de Milhars. Germaine est née à Milhars, 14 mois plus tard, en août 1925 et décédée en 2017. Leurs parents ont une petite propriété. Leur mère, élevée par ses grands-parents fut placée dans une ferme à l'âge d'onze ans et demi. Elle connaît très tôt le dur travail des champs. Leur enfance se passe à Milhars où Jean et Germaine aident au mieux leurs parents à la

ferme. Leur maison est située en haut du vieux Milhars, juste au pied du superbe château. Les terres sont toutes autour de Milhars, quelques fois à quelques kilomètres. Jean obtient son Certificat d'études à l'âge de 13 ans. Il se sent plus à l'aise avec les mots de la langue française que le calcul et la résolution de problèmes. D'ailleurs, cela fait plus de 2 ans, qu'il a composé son premier poème sur l'hiver. C'est venu comme ça, tout simplement, mot après mot. Peut-être cela est-il dans les gênes? Il a deux de ses oncles qui sont instruits pour l'époque. D'ailleurs l'un des deux est prêtre et professeur. L'autre, l'oncle Victorin, mort pendant la guerre de 14/18 était lui aussi très instruit pour l'époque. Jean rentre au lycée de Louis Rascol à Albi, dans une section agricole. Il se souvient de M. Allousque, professeur de français, qui ne proposait que des textes ou des poèmes en relation avec l'agriculture. Il se souvient comme si c'était hier d'un poème Belge de Verhareren sur la campagne. D'ailleurs Jean ne s'arrête pas à ses premiers essais poétiques. Toute la nature est source d'admiration et d'inspiration. Les fleurs, telles les roses, les saisons avec l'été ou le printemps, les travaux tels que les moissons ont été transcrits en poèmes par Jean. Pour lui, son plus beau est à tout point de vue « crépuscule ». En rentrant des champs, un soir, la vision du soleil couchant et son panachage de couleurs aussi flamboyantes les unes que les autres, doivent sans problème se retrouver dans un alexandrin. Le poète ne résiste pas à la tentation de l'inspiration. Il est un poète bucolique. Jean mettra de nombreux mois à l'écriture d'un poème sur l'exode des campagnes et le drame de l'agriculture. Son oncle Marc, prêtre vient proposer à Jean de rentrer au Séminaire. Après réflexion, Jean refuse. Son rêve d'enfant, n'est-il pas de devenir paysan poète ? Aurait-il fait un bon prêtre ? Jean se pose la question sans réellement y répondre. Quelques hectares de terre quelques fois éloignés de 3 ou 4 kms de leur maison, un troupeau de moutons, un peu de vigne et une paire de bœufs, voilà comment se compose leur petite propriété et leur vie. Le petit tracteur acheté par Jean à la fin des années 60, Jean se sépare avec regrets de sa paire de bœufs (Routse et Réguinet), qui d'ailleurs étaient les derniers de Milhars. Le progrès est là. Il achète un petit tracteur «Pony», qu'il a encore. Jean a du mal à s'habituer à ce nouvel engin beaucoup plus bruyant que sa paire de bœufs. Il n'a jamais passé son permis de conduire. Leur mère n'est pas favorable non plus à l'acquisition d'une télévision. Du coup Jean a beaucoup lu. Il a une admiration toute particulière pour Michelet, écrivain et poète. Son atout est d'avoir une excellente mémoire. Jean dit que non, mais il se souvient avec exactitude d'une multitude de dates qui ont jalonné toute sa vie. En Mai 1965, le curé de Milhars, l'Abbé Alberge, propose à Jean de devenir carillonneur à Milhars en remplacement d'Alice Bes, gravement malade. Bien avant ce jour-là, Jean avait déjà la passion des cloches. Il adore entendre tintinnabuler la petite cloche des maisonnettes en bordure de la voie ferrée. A partir de 1983, il sonne l'angélus de midi. C'est pour lui un moment privilégié. A midi, la campagne s'arrête... C'est l'heure d'interrompre le travail, de manger, de prendre un petit moment de détente... Jean est heureux de sa nouvelle fonction. Depuis quelques années, parce qu'il n'habite pas tout près de l'église, Jean ne peut plus sonner l'Angélus. Par contre, quand il y a un décès, c'est lui qui sonne le glas – trois coups pour un homme, deux coups pour une femme, le tout intercalé d'un petit coup de cloche. Il continue tout de même à sonner pour les messes dominicales, les baptêmes et les mariages. Quant à Germaine, elle est restée toujours au côté de son frère. Ils se sont tous les deux occupés de leur mère, décédée en 1985 à l'âge de 90 ans. Elle a beaucoup lu, elle aussi. Mais elle a également écrit. Un petit recueil sur la vie des femmes autrefois à Milhars. « Même si on vivait soi-disant mieux, tout n'était pas rose ». Jean est inquiet pour les agriculteurs d'aujourd'hui et les soutient dans leurs revendications. Il fait une analyse juste de leur situation et de la nouvelle politique agricole. Avons-nous des soucis à se faire pour l'avenir ? Sans être devin, Jean est optimiste. Chaque fin et début de siècle amènent une période de calme favorable. Jean repasse en mémoire, les trois dernières fins de siècles. Après, il peut se passer de grands événements. Il ne sait pas. Certains savants vont trop loin dans leurs manipulations génétiques ou autres... «Nous venons de vivre une période riche en tout point de vue, modernisation, liberté, évolution matérielle et intellectuelle. Tout est allé très vite après la dernière guerre mondiale, peut-être trop vite. Certaines personnes n'ont pas pu suivre» dit Jean. Mais est-ce bien important ? Jean et Germaine ont vécu simplement et heureux dans leur petite maison au pied du château. N'était-ce pas le plus important ? Avant de se retirer à la maison de retraite de Laguépie en 2004, Jean et Germaine, sans descendance, avaient fait don à la commune de leurs biens immobiliers. La commune est propriétaire depuis 2018 de la maison et des deux granges et se doit d'entretenir la tombe familiale des MERCADIER.



Jean a été aussi un inventeur avec l'outil à bois (trusquin) qu'il avait perfectionné et a fait l'objet d'un dépôt de brevet. Il a obtenu la Médaille de bronze du Ministère de l'Industrie en 1965. Il a été membre de l'Association des Inventeurs de la Région de Toulouse (AIRT) et avait fait des propositions de dépôt de brevet sur d'autres trouvailles.

On appelle **trusquins** les outils de traçage opérant par translation sur une surface d'appui de référence. Ils sont utilisés principalement en [menuiserie](#), en [ébénisterie](#) et en [fabrication mécanique](#). Il en existe de nombreuses formes, présentant des degrés de sophistication plus ou moins grands. (voir plus de détail dans wikipedia)



Jean MERCADIER honoré par la communauté paroissiale et la municipalité le 1^{er} Août 1999
Lors de la remise de la Médaille de l'Ordre de Sainte Cécile, pour son permanent et généreux dévouement
au service de l'église et des prêtres qui se sont succédés.

Allocution de remerciement du 1^{er} Août 1999 sur la place de MILHARS

Monsieur le Curé, monsieur le Maire,

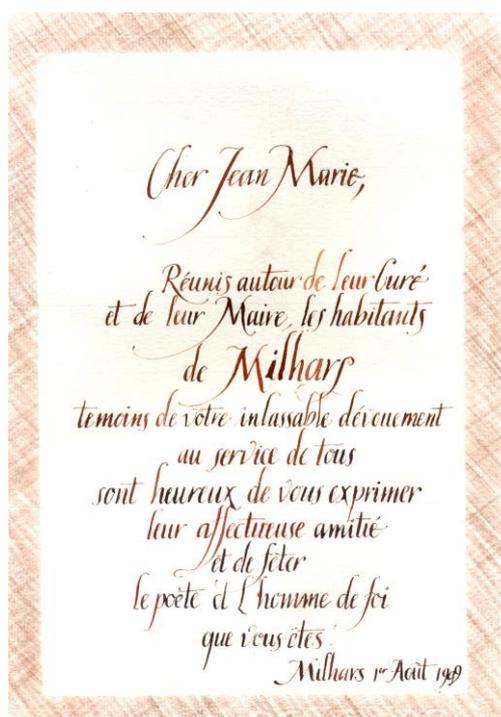
A cette récompense, je dois associer Germaine, ma sœur, qui m'a souvent aidé.

Nous remercions vivement Messieurs les Curés de Cordes, ainsi que Monsieur le Chanoine Granier, pour leur intervention, et la vôtre, Monsieur le Maire, auprès de Monseigneur l'Archevêque, Monseigneur Roger Meindre que nous remercions pour sa paternelle attention.

Nous gardons un souvenir reconnaissant envers Monsieur l'Abbé Alberge, qui nous appela au service de la paroisse.

Nous aurons, aussi, une pensée reconnaissante, envers toutes celles et tous ceux qui participent à l'entretien et au fleurissement de l'église, ainsi qu'à l'animation liturgique, chorale et musicale des célébrations, et qui mettent tout en œuvre pour maintenir vivante notre communauté.

Jean MERCADIER



Description du château de MILHARS par Jean-Marie MERCADIER

Parution dans La dépêche du Midi du 29/01/1963

Le château proprement dit est constitué par trois ailes formant une cour du côté de l'Est. A l'aile Sud s'ajoute, en retrait, un bâtiment d'aspect massif, terminé en terrasse et portant à l'angle Sud-Ouest, une tour crénelée sans toiture et de construction relativement récente. Cette aile, donnant l'impression d'une forteresse aux pierres assemblées abrite la nef d'une vieille chapelle désaffectée (dédiée à Saint Blaise), et porte du côté de la cour, une jolie balustrade bordant la terrasse.

Lorsqu'il peut pénétrer dans le parc, oasis paisible et reposante, le visiteur sait apprécier la beauté sobre et lumineuse des façades de l'aile centrale. L'ensemble, construit avec harmonie, est ajouré par de superbes fenêtres «

Renaissance » et embelli par des corniches cannelées et, pour la façade est, par un encorbellement à métopes. Les portes d'entrée, sont elles aussi, belles à voir. La plus riche, à notre avis, est la porte Ouest, à laquelle on accède par un modeste perron demi-circulaire à trois degrés. Enchâssée dans un porche voûté « anse de panier » et « cul de four », sous un tympan sobrement sculpté, elle est flanquée, dans chaque ébrasement, d'une haute niche voûtée en « cul de four ». Là, sans doute, des statues d'allure martiale montaient la garde! Le tout, construit en pierres égales et biseautées, est d'une admirable élégance.

Etant ouvert, l'un des vantaux finement sculptés, nous entrons dans le hall, d'aspect sévère, voûté en berceau. Deux portes intérieures, à l'encadrement massif, sont elles aussi, flanquées de niches en « cul de four » (on aimait beaucoup les statues autrefois). La voûte, tout d'abord basse et sombre, fait place à un plafond agrémenté d'une grande couronne en relief, peinte en bleu et bien éclairée par les fenêtres Est. Tournons alors brusquement à gauche, où le plafond s'élève lumineux à la hauteur de deux travées.

Nous voici maintenant au pied du grand escalier « Renaissance », dont les marches sont faites de blocs de grandes dimensions, magistralement taillées et assemblées. Il est divisé en trois parties perpendiculaires, séparées par deux paliers d'angle. La rampe massive est ajourée entre deux monogrammes juxtaposés et dégagés de la pierre par le ciseau vraiment habile d'un maître génial. Le balcon en équerre, bordé d'une balustrade semblable, est une sorte de déambulatoire aérien conduisant aux différentes pièces du premier étage. L'ensemble, abondamment éclairé repose sur des arcs audacieux, soutenus par des murs épais et deux puissants piliers.

Sans vouloir empiéter sur le terrain historique (différent est le but de notre exposé), nous dirons simplement qu'un château plus ancien fût vraisemblablement agrandi et restauré au XVII^{ème} siècle au lieu et place du monument actuel, par le maçon toulousain Pierre Oradou et son équipe. Cette rénovation profonde et cette transformation d'un château féodal désuet en demeure de plaisance furent terminées en 1631, d'après les inscriptions très lisibles encore. Cette riche maison seigneuriale fut longtemps habitée par l'illustre famille des Cazillac de Cessac, dont le monogramme est à profusion reproduit dans le dallage en damier du hall et dans la rampe de l'escalier.